

LES ANIMAUX AUSSI ONT DES DROITS

*BORIS CYRULNIK
ÉLISABETH DE FONTENAY
PETER SINGER*

LES ANIMAUX AUSSI ONT DES DROITS

*Entretiens réalisés par
Karine Lou Matignon
avec la collaboration de David Rosane*

*ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e*

ISBN : 978-2-02-110769-2

© Éditions du Seuil, mai 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Révolutions animales

par Karine Lou Matignon

Les animaux ont changé, ils ne sont plus ces automates d'autrefois. Leur place dans nos vies a pris une tout autre importance, et le souci de la condition animale, bien qu'il soit présent dans la pensée et les débats des hommes depuis des millénaires, s'impose désormais avec une nouvelle vigueur. L'immensité de nos exactions à leur encontre n'y est pas étrangère, l'évolution de notre conscience morale non plus. Ainsi se pose avec de plus en plus d'acuité la question de nos obligations éthiques à leur égard, de leurs droits. Si les animaux ne sont plus des outils, que devient notre légitimité à les exploiter ?

Ce changement de statut s'est opéré progressivement. Une évolution qui n'a pu se faire jour qu'au croisement de plusieurs révolutions – d'ordres scientifique, philosophique et moral. Depuis la publication des *Origines de l'espèce* de Charles Darwin, en 1859, nous avons fini par admettre une parenté évolutive commune avec eux. Pour autant, mis en demeure par la science d'éclairer d'abord ce que nous voulions savoir sur nous, les animaux en tant que tels ont été ignorés. Puis est venu le temps où des chercheurs audacieux, portés par cette intuition folle que les bêtes avaient autre chose à nous dire, ont décidé de les observer différemment, libérés – ou presque – de nos fantasmes et des condition-

nements dans lesquels nous les avons enfermés. Comme le souligne l'éthologue et philosophe belge Vinciane Despret, l'intelligence des animaux n'a été constatée, à la lumière de l'éthologie, que parce que nous avons bien voulu poser des questions adéquates. Ces questionnements se sophistiquant avec les années, les animaux nous sont alors apparus de plus en plus étonnants : ils sont, en quelque sorte, devenus enfin eux-mêmes. C'est ainsi que nous avons découvert qu'ils sont doués de comportements complexes, d'une conscience, et d'une capacité à souffrir, tant de qualités jusqu'alors inexploitées. À quoi cela nous oblige-t-il désormais ?

Hier, il était mal vu de leur deviner une conscience et des émotions. À l'intelligence animale il était préféré le terme de « cognition », et l'idée même que la justice et la solidarité puissent exister chez eux semblait improbable. Aujourd'hui, les chercheurs n'hésitent plus à proposer une véritable réflexion sur l'altérité, l'individualité et la personne animale. Les espèces jugées « stupides » ou classées dans les catégories des « consommables », des « machines » et des « nuisibles » se révèlent finalement capables de fabriquer des outils, de faire preuve d'humour, de dissimulation, de folie, de colère, d'amitié et de sens moral. De quoi méditer cette si juste réflexion formulée par l'éthologue Boris Cyrulnik il y a trente ans déjà : « Le jour où l'on comprendra qu'une pensée sans langage existe chez les animaux, nous mourrons de honte de les avoir enfermés dans des zoos et de les avoir humiliés par nos rires. »

Il y a longtemps que la relation entre l'homme et l'animal – multiple, ancienne, sans cesse recommencée – m'interroge, et cette réflexion de Boris Cyrulnik est souvent venue me hanter au cours de mes enquêtes sur la condition animale. Et pour peu qu'on la croise avec celle de Léonard de Vinci, « le jour viendra où les personnes comme moi regarderont le meurtre des animaux comme ils regardent aujourd'hui le meurtre des êtres humains », il me semble qu'elle n'a jamais

été d'une aussi grande actualité. Le temps n'est-il pas venu effectivement d'envisager d'instituer d'autres rapports avec les bêtes ? Pourquoi, par exemple, continuons-nous de juger acceptable de faire subir aux animaux ce que nous n'oserions jamais infliger à aucun être humain ? Pour quelle raison la pensée occidentale est-elle restée aussi imperméable à certaines traditions de pensée plus favorables aux animaux ? Allons-nous enseigner encore longtemps dans les lycées et les universités ces inepties idéologiques qui consistent à répéter que les animaux dénués de raison et de langage n'existent que pour servir la fière humanité ? Le respect envers les bêtes implique-t-il l'égalité entre elles et nous dans une société qui, aujourd'hui, revendique des droits pour tout ? Après leur avoir reconnu nombre de caractéristiques qui auront constitué le fameux propre de l'homme, ne devons-nous pas désormais leur accorder des droits fondamentaux ? Mais peut-on et doit-on attribuer de tels droits à des animaux, alors que partout ceux des humains sont si peu respectés ?

Pour répondre à ces questions, j'ai eu envie de faire appel à trois interlocuteurs d'exception : le bioéthicien et philosophe Peter Singer, fondateur du Mouvement de libération animale, la philosophe Élisabeth de Fontenay, l'une des rares à avoir ouvert cette discipline à la question de l'animal¹, et l'éthologue Boris Cyrulnik, qui a introduit l'éthologie en France². Pionniers, marginaux, provocateurs à l'occasion, parfois attaqués pour leurs prises de position, l'un et l'autre ont été d'une grande influence et sont désormais des références indiscutables. Ils ont aussi été les témoins de plusieurs époques et révolutions, ils ont contribué à faire évoluer les attitudes et les idées. De la revendication de l'utilitarisme et

1. Avec Jacques Cosnier et Hubert Montagner.

2. Avec Florence Burgat, Françoise Armengaud, Georges Chapouthier et Joëlle Proust.

de l'éthique animale à l'anglo-saxonne à la prise en compte des acquis de l'éthologie, de l'empathie à la déconstruction de la « pensée continentale », la vision de chacun croise ici des convictions intimes, personnelles, parfois opposées, mais marque aussi des points de convergence qui conduisent vers un même constat : l'heure est venue d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de nos relations avec les bêtes. Pour m'accompagner dans cette aventure, j'ai demandé à David Rosane, ornithologue et enseignant en écologie, d'associer à mes questionnements son regard de naturaliste américain.

Avec Peter Singer, nous nous demanderons en quoi la vie d'un animal a de la valeur, pourquoi toute considération morale a tendance à s'effacer lorsque les victimes sont des animaux, depuis quand leurs souffrances nous interpellent, si le fait de porter intérêt aux bêtes marque une dérive, une mutation de notre civilisation ou bien s'inscrit dans la continuité des grands mouvements de libération des opprimés. L'égalité de considération qu'il revendique appelle-t-elle une identité de traitement entre les hommes et les animaux ? L'éthicien nous rappellera l'impact qu'ont eu les mouvements de protection animale et reviendra sur leur évolution, en quoi consiste l'éthique animale, il rappellera pourquoi l'OMC (Organisation mondiale du commerce) fait obstacle au progrès de la protection légale des animaux, et enfin vers quelles perspectives nous conduit l'ensemble de ces questionnements.

Avec Élisabeth de Fontenay, nous retracerons la généalogie des grands courants de pensée qui se préoccupent aujourd'hui du statut à accorder aux animaux. Alors que l'animal s'impose aujourd'hui comme une figure de la victime, la philosophe nous explique combien, depuis l'Antiquité jusqu'aux tenants des premiers mouvements de défense animale, longue a été la liste de ceux qui ont encouragé la société à prêter attention aux animaux au nom de la justice. Elle nous explique aussi pourquoi la négation du respect dû à la vie animale

peut nous conduire à offenser l'humanité et combien il est urgent que la pensée philosophique occidentale en finisse avec ce propre de l'homme au nom duquel sont commis tant de crimes. Peut-on, d'ailleurs, parler de « crimes contre l'animalité¹ » ? Ne plus séparer l'homme de la nature et des animaux, concilier justice sociale et respect des bêtes, ce défi sociétal n'appelle-t-il pas la redéfinition d'un nouveau contrat moral avec elles ?

Boris Cyrulnik nous révélera les raisons pour lesquelles nous prêtons plus facilement une conscience aux animaux qui nous sont proches aux dépens de ceux que nous mangeons ou chassons ; sur quoi reposent les contradictions culturelles qui conditionnent nos rapports avec les bêtes, pourquoi notre morale s'ajuste et ne cesse d'évoluer à mesure que la science et l'empathie progressent, que se développe le sentiment d'une nature fragilisée en partage. Il rappelle comment l'éthologie a révolutionné notre regard sur les animaux en nous rendant accessibles leurs univers mentaux, au point de remettre en question nos responsabilités à leur égard, et à nous inciter à construire une société plus civilisée.

1. Proposé par Florence Burgat dans *Animal, mon prochain*, Paris, Odile Jacob, 1997, et repris par Françoise Armengaud dans *Réflexions sur la condition faite aux animaux*, Paris, Kimé, 2011.

Les animaux libérés

par Peter Singer

*Nous sommes au début des années 1970. Alors qu'il est étudiant à l'université d'Oxford, Peter Singer découvre l'éthique animale, en d'autres termes, l'étude de la responsabilité morale des humains envers les animaux. L'élevage industriel suscite alors de fortes contestations en Angleterre. En réaction, un groupe de chercheurs et d'étudiants végétariens, et pionniers de la lutte contre les dérives de l'élevage, « Le groupe d'Oxford¹ », définit les grands principes de l'éthique animale. Dans la foulée, deux d'entre eux publient un recueil d'essais qui passe alors inaperçu : *Animals, Men and Morals*². Peter Singer en fait une synthèse dans un article qu'il intitule « *Animal Liberation* », puis dans un livre portant le même titre. Nous sommes en 1975, Singer a 29 ans et vient d'installer le débat sur la place publique. Un mouvement est né. Son ouvrage va, en effet, marquer la philosophie et la réflexion éthique sur la scène internationale. Il aura une*

1. Fondé par Richard Ryder.

2. *Animals, Men and Morals*, un recueil d'essais sur les droits des animaux, sous la direction de Roslind et Stanley Godlovitch, et John Harris, membres du groupe d'Oxford. Ce groupe d'étudiants en troisième cycle de philosophie à l'université d'Oxford avait soulevé le problème des droits des animaux et milité contre l'élevage industriel et la chasse aux loutres.

influence considérable. Peter Singer y bouscule le confort des idées inspirées par la théologie : non, les animaux ne sont pas à la disposition des hommes et la vie humaine n'est pas sacrée. Non, nous ne pouvons pas justifier moralement toutes les souffrances que nous faisons subir aux animaux par nos choix et nos pratiques de consommation. Contrairement à de nombreux militants issus des mouvements de défense des animaux, Singer prend de la distance avec l'émotion que suscite spontanément la souffrance animale et revendique une approche rationnelle et une position morale. Il se réfère alors à la théorie morale utilitariste fondée au XVIII^e siècle par Jeremy Bentham (1748-1832) et la prolonge en la revisitant. De son point de vue, l'être humain a pour obligation morale d'étendre la communauté éthique à tous les animaux susceptibles de souffrir. Qu'un lapin soit moins intelligent et rationnel qu'un homme n'empêche pas qu'il puisse souffrir. Pour autant, seuls les êtres susceptibles d'avoir des projets d'avenir ont un plus grand intérêt à poursuivre leur existence que les autres. Singer défend ainsi l'idée que tous les animaux sont égaux devant la souffrance, mais pas devant la valeur de la vie – ce qui, du reste, lui sera reproché. Sa référence utilitariste le conduit à rejeter toute idée d'appartenance à une espèce. C'est ainsi que son combat va porter aussi contre le « spécisme » (la hiérarchie des espèces), assimilé au racisme ou au sexisme. Du coup, quand certains applaudissent la radicalité et la fécondité de sa pensée, d'autres en soulignent les limites (qui seraient celles de l'utilitarisme) et ses contradictions. D'aucuns iront jusqu'à le considérer comme l'incarnation du mal absolu en lui prêtant des idées eugénistes.

Peter Singer, lui, se revendique comme un militant du droit animal, un défenseur de la cause animale d'un point de vue politique. Pour autant, il ne revendique pas de droits pour les animaux. Il est cependant à l'origine, avec la philosophe italienne Paola Cavalieri, du « Projet Grands Singes », né

en 1993, et dont le but est d'étendre aux grands singes non pas la totalité des droits humains, mais seulement trois d'entre eux jusque-là réservés aux hommes, en l'occurrence : le droit à la vie, à la protection individuelle et au respect de l'intégrité physique (interdiction de la torture). L'idée étant de faire des grands singes des sujets de droits – et non plus des objets à la disposition des hommes – pour ensuite étendre le même principe aux autres animaux. Citant le découvreur de la sélection naturelle Charles Darwin, l'éthicien rappelle volontiers que, « à mesure que l'homme avance en civilisation, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et sa sympathie à tous les membres de la même communauté, même s'ils lui sont personnellement inconnus ».

Né en 1946, le philosophe australien d'origine anglaise se partage aujourd'hui entre Melbourne et l'université de Princeton, où il enseigne la bioéthique. Il est également professeur au Centre des valeurs humaines dans cette même université. Il travaille en éthique appliquée et s'intéresse autant à l'éthique animale qu'aux questions portant sur l'euthanasie et l'avortement, la reproduction in vitro, la mondialisation et l'obligation des riches envers les pauvres du monde.

Défendre les intérêts des animaux

Vous êtes à l'origine du Mouvement de libération animale, qui a aujourd'hui 40 ans. Quel a été le déclencheur ?

Dans les années 1970, j'étais étudiant en thèse en philosophie à Oxford, intéressé par l'éthique mais sans avoir jamais réellement pensé à la mettre en relation avec l'animal. Un jour, en classe, j'ai fait la connaissance de Richard Keshen, un étudiant canadien, avec qui la discussion s'est

engagée d'emblée sur des questions de libre arbitre et de responsabilité. Alors que nous décidions de poursuivre la conversation au restaurant de l'université, il m'avoua être végétarien en réaction au traitement subi par les animaux. À l'époque, j'avais à l'occasion rencontré des végétariens qui pensaient qu'ils ne devaient rien tuer par révérence pour la vie, mais ce point de vue ne m'avait jamais vraiment convaincu parce que, en tant qu'utilitariste, déjà, je n'étais pas convaincu que tous les animaux possédaient un droit absolu à la vie. L'approche exprimée par Richard était différente, il invoquait la maltraitance et la souffrance des animaux dans l'élevage, et cette position m'intriguait.

Invité à rejoindre une bande d'amis sur le campus, nous avons commencé à engager de longues discussions sur le sujet. Plus je réfléchissais au problème de la maltraitance, plus je me rendais compte que je devais l'intégrer à mon éthique utilitariste. Une question fondamentale s'est alors imposée à moi : pourquoi les humains ne devraient-ils pas tenir compte des intérêts des animaux ?

Votre enquête philosophique sur le sujet a commencé à partir de cette question-là ?

J'ai présumé qu'il devait y avoir un tas de bonnes raisons avancées par les grands philosophes pour ne pas inclure les animaux dans la sphère des êtres envers qui nous avons une obligation morale. Mais je n'ai rien trouvé. Quelques utilitaristes s'étaient, certes, prononcés en faveur des animaux. Mais qu'il s'agisse d'Aristote, d'Emmanuel Kant (1724-1804) ou de philosophes contemporains, tous évitaient le sujet ou le rejetaient, comme si cette affaire ne devait pas être prise au sérieux, à partir de cette vieille idée que les animaux ne sont pas conscients d'eux-mêmes et qu'ils sont des « moyens qui justifient des fins ». Il m'est pourtant apparu évident qu'il n'existait aucune justification pour traiter les

animaux comme nous le faisons, c'est-à-dire sans respecter leurs intérêts. J'ai eu alors le sentiment que j'aurais aussi bien pu me trouver dans le sud des États-Unis au début du XVIII^e siècle, entouré de gens qui pensaient que l'esclavage était justifié, et, de fait, n'éprouvaient pas le besoin de lutter contre une telle forme de cruauté. Cela expliquait peut-être pourquoi nous ne cherchions pas à atténuer leurs souffrances induites par l'agriculture et la recherche expérimentale. Et pourquoi les gens ne prenaient pas l'affaire des droits des animaux au sérieux. Le constat était pourtant là : nous traitions très mal les animaux, et il n'y avait aucune justification morale à cela. J'ai alors décidé d'avancer mes propres hypothèses philosophiques sur le sujet, de systématiser ma propre éthique animale. C'est ainsi que naquit le Mouvement de libération animale.

Qu'est-ce qui a permis à ce mouvement de se diffuser ?

L'avènement et le développement du mouvement ont été favorisés par la montée fulgurante d'une pensée radicale chez les jeunes à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Les étudiants étaient encore sous le coup de la guerre au Vietnam, et, dans le même temps, se développait un activisme fort autour des mouvements de libération des Noirs, des femmes et des homosexuels. C'est ce climat de réceptivité aux idées nouvelles qui a fait que le mouvement a pu exister.

Admettez-vous que certains se sentent offensés que l'on puisse faire un lien entre le Mouvement de libération animale et les divers mouvements de libération humaine ?

Ce n'est pas quelque chose que j'ai l'habitude d'entendre. Le livre a été publié voilà quarante ans maintenant, et depuis, je n'ai jamais rencontré une seule femme, par

exemple, qui m'ait approché en disant : « Je suis offensée que vous ayez comparé le mouvement de libération des femmes à celui des animaux. » Au contraire. Beaucoup de féministes soutiennent ce point de vue. En revanche, mon idée que la dignité humaine ne serait pas spécifique ni totalement inviolable a suscité quelques réactions négatives en Allemagne. Mais cela est parfaitement compréhensible vu l'histoire de ce pays. Que d'aucuns aient mal réagi à l'idée que « violation des droits de l'homme » et « violation du droit animal » figurent dans le même paragraphe ne me surprend pas. Mais même en Allemagne, la plupart des gens comprennent où je veux en venir, qu'il s'agit là de dilemmes philosophiques délicats qui ont besoin d'être explorés, que la protection des humains contre les atrocités ne constitue pas en soi une raison suffisante pour ignorer celles dont sont victimes les animaux. Encore une fois, je ne dis pas que le génocide des juifs constitue une atrocité morale identique à ce que nous faisons subir aux animaux dans les élevages industriels. Non, ce sont des problèmes différents. Je me contente d'avancer que, dans les deux cas, le groupe dominant tente de maquiller ses actes afin de les rendre plus acceptables, en articulant préjugés et présupposés à l'encontre de ceux et de celles qu'on tue ou qu'on prive de droits.

Que doit-on comprendre par « libération animale » ?

Par « libération » je n'entends pas, bien sûr, qu'il faille ouvrir toutes les portes des fermes, des zoos et des laboratoires, et libérer les animaux qui s'y trouvent. Ce serait évidemment un désastre tant pour les animaux que pour les écosystèmes et la population. En réalité, j'utilise le mot « libération » pour nous inciter à nous libérer de nos préjugés à l'égard des animaux, de notre immoralité aussi – et de l'oppression qui en découle.

Élargir la sphère morale

En quoi la libération animale est-elle différente de la défense animale ?

La libération animale est un concept plus radical. Lorsque j'ai commencé à me pencher sur la question au début des années 1970, le mouvement pour le bien-être animal, au sens de la protection ou du *welfare* (bien-être), se concentrait sur ce qu'on pourrait appeler la cruauté « gratuite ». Si vous voyez un homme battre son chien, vous l'arrêtez. Mais on ne remettait pas encore profondément en question certaines pratiques qui, disait-on à l'époque, « servaient nos intérêts ». Détenir des poules en cage pour pondre des œufs parce que c'est économique était considéré comme légitime. Ni la Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals (GB), ni la Humane Society of the United States (US), ni la Humane Society (US) ne s'attaquaient encore à l'élevage industriel intensif, aux laboratoires d'expérimentation animale. Tous avaient encore l'idée que nous pouvions utiliser les animaux si cela servait nos intérêts, quand bien même la souffrance animale serait le prix à payer pour fabriquer une alimentation moins coûteuse. Seule la cruauté délibérée, individuelle, sadique, gratuite était alors attaquée ; telle était la justification de ce qu'on nommait à l'époque mouvements de protection – ou de *welfare* – animale. La libération animale présente donc une rupture dans la tradition dans la mesure où elle questionne directement l'autorisation qu'on s'octroie d'user de la vie d'autres êtres vivants pour satisfaire nos besoins propres d'une façon qui inflige douleur et souffrance, d'ailleurs le plus souvent pour nous assurer de produits non vitaux à nos intérêts.

Quel regard portez-vous sur l'évolution du mouvement ?

Le mouvement est passé par différentes phases. Au début, il se caractérisait par une forte radicalisation et était plutôt idéaliste. Nous avons mobilisé les moyens qui étaient à notre disposition à l'époque, les grandes manifestations, les occupations de site, la désobéissance civile, des tournages vidéo au sein des abattoirs ou des laboratoires. C'est ainsi que le mouvement a fait prendre conscience de la maltraitance animale à une grande partie de la population. Un certain progrès a commencé à se faire ressentir.

Avec des résultats concrets ?

Oui. Par exemple aux États-Unis dans le domaine des cosmétiques. C'est ainsi que de grandes sociétés comme Revlon ou Avon ont commencé à injecter des sommes importantes dans la recherche pour développer des méthodes alternatives aux tests effectués sur les animaux. Par ailleurs, de plus en plus de gens sont devenus végétariens ou végétaliens, se sont opposés aux fermes-usines, ont soutenu la promotion des œufs de poules élevées en plein air... Puis, le mouvement a commencé à se faire attaquer pour sa violence, ses formes d'engagement militant, d'une façon disproportionnée par rapport aux faits. Les incidents étaient insignifiants, rapportés à la taille du mouvement, et de loin beaucoup plus rares que les violences perpétrées par le mouvement anti-avortement, mais ces critiques ont vraiment freiné l'élan initial de manière significative. De plus en plus de gens s'en sont publiquement dissociés. C'est alors que le Mouvement de libération animale a décidé de se professionnaliser, de mieux s'organiser, de créer des organisations non gouvernementales, de faire pression par

